



cousin Victor – dont la maison était toute proche de la mienne et qui ne se doutait nullement de mes «activités clandestines», comme disait le chef des SD. Me voyant ainsi encadrée, il a fait une de ces têtes... Mais il a bien voulu s'occuper de mon petit cocker et, rassurée, je suis partie pour le Grund.

«Maintenant, ça va bien»

Douze heures après mon arrestation, on m'a sortie de l'espèce de cachot où j'avais été mise au secret pour m'amener à la Villa Pauly, siège de la Gestapo. Là, j'ai été interrogée par le nommé Klockner, individu sadique portant la tête de mort au collet de son uniforme et le sigle SD brodé en fils d'argent sur ces manches. «Nous savons très bien ce que vous faites! m'a-t-il lancé. Vous avez reçu chez vous des groupes de résistance, tel jour, tel jour et tel jour!»

Il était bien informé, et cela venait de l'imprudence commise par un membre de la L.P.L. qui, après une réunion, avait téléphoné à l'un de ses amis: «Maintenant, ça va bien, nous nous réunissons avec d'autres.» La communication avait été interceptée par le service d'écoute allemand, qui s'était empressé de signaler le nom du demandeur à la Gestapo. Arrêté, notre camarade s'était vu contraint de passer aux aveux, en donnant mon nom: la Gestapo avait ses moyens pour obtenir des aveux, et je n'en ai jamais voulu à ce pauvre garçon.

«Dans quel hôtel qu'on nous conduit?»

Devant le nommé Klockner, je me sentais très calme, me disant: «Ils t'ont prise, mais ils n'en prendront peut-être pas d'autres», et me suis félicitée de vivre seule, n'ayant pas à craindre de provoquer l'arrestation d'un de mes proches. «Vous avez reçu des messieurs tel jour, tel jour et encore tel jour! recommença Klockner. Avouez!

– Donnez-moi les noms! répondis-je pour savoir jusqu'à quel point il était renseigné.

– C'est justement ce que nous ne savons pas, et c'est ce que vous allez nous dire! Tout en haut de votre table se tenait un homme avec de longs cheveux bouclés! A votre droite, était assis un homme qui...»

Il me décrivit très exactement ceux qui venaient me rendre visite. Celui qui avait parlé pour sauver sa peau prétendait ne pas connaître les noms de ceux que je recevais avec lui, mais pour moi c'était une autre affaire. «Je peux même vous dire que vous avez servi telle chose, et encore telle chose!» braillait Klockner.

«Vous êtes très mal informé, rétorquai-je. Il est vrai que je reçois souvent des visites, mais elles viennent de gens qui désirent voir les tableaux que je n'ai pas le droit de vendre.

– Leurs noms! Les noms de ces gens-là!»

Pour m'amuser, je donnai les noms de quelques brebis galeuses luxembourgeoises, connues pour afficher des sentiments proallemands. Cela n'a pas plu à Klockner qui a hurlé: «Nous verrons bien! Vous verrez ce qui va vous arriver!»

Vers 1 heure du matin, j'ai été ramenée au Grund entre deux SD en compagnie de deux détenus français dont l'un s'enfermait dans le silence tandis que l'autre, à l'accent marseillais, n'arrêtait pas de parler en dépit de la présence de nos gardes du corps, finissant par me demander avec bonne humeur: «Dites donc, ma petite dame, dans quel hôtel qu'on nous conduit?»

Il fut enfermé avec son compagnon dans la section des hommes, pendant que j'étais mise dans une cellule située en face de celle qu'occupait Mme Jacquemart, personnalité très connue dont je savais que le mari avait été incarcéré pendant la Grande Guerre, et qu'elle était tout aussi francophile que lui. J'allais apprendre qu'elle faisait partie de la L.P.L.

L'aveu

A 7 heures du matin, un coup fut frappé à ma porte, qui s'ouvrit en même temps que celle de Mme Jacquemart tandis qu'un gardien braillait: «Au bain!» Nous fûmes enfermées toutes seules dans une même salle pourvue d'une baignoire, ce qui nous permit de nous faire de mutuelles confidences. Etant emprisonnée depuis déjà quelque temps, Mme Jacquemart me donna des renseignements précieux, cependant que je la mettais au courant de choses dont elle pourrait tirer profit lors de ses interrogatoires. Elle me fut d'un réconfort admirable.

Une fois terminée la durée assignée au bain, nous avons été toutes deux ramenées dans nos cellules respectives, et pendant les huit jours qui ont suivi, j'ai subi dix interrogatoires, chacun de ceux qui venaient étant pire que le précédent. Avec Klockner, un autre SD me posait des questions, essayant de m'intimider en menaçant de passer aux voies de fait. Le huitième jour, on me sortit de ma cellule durant la nuit et l'on me fit passer comme d'habitude par la prison des hommes. En arrivant à la Villa Pauly, je me suis trouvée mise en présence de mon cousin Victor Unden, que je n'ai pas reconnu tout

de suite tant il avait été maltraité. On nous a fait entrer ensemble dans le bureau de Klockner, qui a jovialement accueilli Victor: «Ah! monsieur Uden! Dites ce qui s'est passé.»

Mon cousin, qui était dans un état effrayant à voir, a répondu comme s'il parlait machinalement: «C'est vrai, nous nous sommes réunis chez ma cousine avec des membres de la L.V.L., du «Lion Rouge» et de la L.P.L

– Très bien, monsieur Uden. Et que faisiez-vous pendant ces réunions?

– Nous nous occupions de résistance. Nous avons des contacts avec Londres...»

J'étais consternée. Quand on m'avait réveillée dans ma cellule pour m'emmener une fois de plus à l'interrogatoire, je me sentais très tranquille, me disant: «Ils savent que nous sommes plusieurs, mais ils ne tiennent et ne tiendront que moi», ignorant absolument que mon cousin avait été arrêté. En l'entendant parler, je me sentais accablée en même temps que pleine de pitié pour lui, car visiblement il n'en pouvait plus. Il a tout avoué, et quand il s'est tu, Klockner s'est tourné vers moi: «Alors, qu'est-ce que vous dites maintenant?»

Sa question m'a fait reprendre mon sang-froid. «Je n'ai qu'une chose à dire, ai-je répliqué. Je vois dans quel état vous avez mis mon cousin. Quand on a battu quelqu'un à mort, il est facile de lui faire avouer tout ce qu'on veut.»

Klockner n'a pas bronché. Victor lui a dit: «Laissez-nous seuls», et l'Allemand est sorti. Quand la porte s'est fermée derrière lui, Victor m'a regardée: «Tu vois, ils sont plus forts que nous. Il faut tout dire.» Je lui ai seulement répondu: «Je te plains.»

Déjà la porte se rouvrait. A me voir, Klockner a compris que je ne parlerais pas et a demandé: «Vous ne voulez toujours pas avouer?» Il n'a eu pour réponse que: «Je n'ai rien à dire».

Nous avons, Victor et moi, été ramenés à la prison. Se montrant plein d'égards pour l'homme qu'ils avaient martyrisé, les SD ont fait asseoir mon cousin auprès du chauffeur, pendant que j'étais encadrée à l'arrière par mes quatre gardes du corps habituels. L'un d'eux a éprouvé le besoin de recommander à son voisin: «Si elle dit un seul mot, donne-lui un coup sur la tête avec ton pistolet!» Mais je n'avais pas envie de parler.

Je sus plus tard que Victor avait été arrêté alors qu'il se rendait en France, et interpellé sous sa véritable identité puisqu'il était toujours porteur de son *Ausweis*. Par

malheur pour lui, nous portions tous deux le même nom, ce qui a permis à la Gestapo d'établir une relation entre lui et moi, qu'elle détenait déjà. Il est mort deux mois après notre rencontre à la Villa Pauly, qui ne fut suivie d'aucune autre, les reins brisés sous les coups. Il était de plus devenu aveugle, comme je l'ai appris par les gardiens du Grund. Quand les gens du SD ont compris qu'il était perdu, ils l'ont fait transporter chez sa vieille maman, qui l'a vu mourir. Une heure après, Klockner s'est présenté au Grund pour essayer d'avoir des renseignements.

L'instant le plus pénible

Dès mon retour de la Villa Pauly, Mme Jacquemart m'avait déclaré: «Il faut maintenant tâcher de sauver ceux dont les noms ne sont pas connus de la Gestapo.» Mais, dès le lendemain, on m'a fait sortir de ma cellule pour être ramenée à la Villa Pauly, où j'ai eu la consternation de voir que presque tous nos camarades avaient été arrêtés, et la douleur de lire dans leur regard, quand on m'a confrontée avec eux, qu'ils étaient persuadés que j'avais livré leurs noms aux Allemands. Ce fut pour moi l'instant le plus pénible.

«Connaissez-vous ces messieurs?» a demandé Klockner.

J'ai regardé mes camarades, qui avaient tous été très maltraités, et j'ai répondu: «Je les connais très bien, nous sommes de bons amis.

- Savez-vous que celui-ci est un des chefs de la L.V.L.?
- Pardon?
- La Letzeburger Volks-Legio'n, comme il l'appelle.
- C'est la première fois que j'en entends parler.
- Pourtant ce monsieur Josy Welter allait souvent chez vous?
- Naturellement! je vous ai dit que nous étions de bons amis.»

J'espérais que Josy Welter, et avec lui les autres, allait comprendre que je n'avais pas parlé, mais à ses yeux je voyais bien qu'il pensait le contraire. Bien entendu, Klockner m'avait imputé les révélations de mon cousin Victor, mais cela nos camarades ne l'ont su que plus tard. Ma seule consolation venait de ce que quelques-uns des nôtres avaient échappé à l'arrestation. «Au moins ils n'ont pas pris ma nièce, me disais-je. Ils n'ont pas pris Goldschmidt!» Goldschmidt fut seul, à la Letzeburger Patriote-Liga, à n'être pas arrêté, et je suppose que mon cousin Victor ignorait son nom.

La confrontation terminée, on nous a pris à tous nos empreintes digitales, tous y compris Victor qui a réussi à me glisser à l'oreille: «Je n'ai rien dit du comité pour la libération du Luxembourg.» Les Allemands ont ignoré l'existence de cette organisation de résistance, la première à avoir été créée au Grand-Duché.

«Cette fois, vous parlerez»

Ensuite, nous avons été déportés. Dans le camion dont la bâche était abaissée, où six agents de la Gestapo se tenaient assis dans le fond, j'étais la seule femme au milieu des autres détenus. Un de nos camarades a sorti de sa poche une tartine de pain qu'il avait reçu clandestinement au Grund et n'en a pris qu'un petit bout, la posant ensuite sur les genoux de son voisin, qui l'a imité. C'est ainsi que nous avons tous eu un petit morceau de pain sous les yeux des Allemands qui ne se sont aperçu de rien, et que me fut révélée cette grande solidarité que j'allais connaître dans les camps.

Nous avons d'abord été incarcérés à la prison de Trèves. Parmi les détenus luxembourgeois qui s'y trouvaient déjà figurait à mon insu Albert Meyers, mon ancien pensionnaire, qui réussissait à s'évader en soudoyant un gardien allemand. Trèves n'est pas loin de Luxembourg, et pendant les quelques mois que j'ai passés dans cette prison, Klockner est venu plusieurs fois m'y interroger, accompagné d'un de ses collègues nommé Schmidt qui m'a dit un jour: «J'ai vu dans vos lettres que vous recommandez à vos soeurs de prendre soin de Sommy. Qui est Sommy?

– C'est mon chien, ai-je répondu.

– Tiens! votre chien? Et bien! nous allons faire venir ici votre chien, et cette fois, vous parlerez.»

Pendant quarante-huit heures, j'ai vécu dans l'angoisse à l'idée que Klockner et Schmidt allaient revenir avec Sommy, et qu'ils le martyriseraient devant moi pour me contraindre à parler. Mais ils n'ont tout de même pas osé faire ça.

«A Charles pour la vie»

On m'a emmenée de Trèves à Cologne, où j'ai passé une quinzaine de jours dans un camp, et d'où je suis parti pour Hanovre. De là, j'ai été envoyée à Berlin et, finalement, à Ravensbrück, où je suis arrivée au mois de mai 1943 (Situé dans le Mecklembourg, le camp de concentration SS de Ravensbrück, réservé aux femmes, fut créé en 1934 sur un terrain qui appartenait au Reichsführer SS Himmler. Il reçut au total

115.000 déportées, et beaucoup y trouvèrent la mort, certaines d'entre elles étant soumises à des «expériences médicales». Les deux tiers des déportées françaises y succombèrent.). Une Française jolie et racée, qui venait de Lorient et s'appelait Marie-Louise, figurait dans mon «transport», seule de sa nationalité, de même que j'étais la seule Luxembourgeoise, toutes les autres femmes étant russes ou polonaises.

Quand, à notre arrivée à Ravensbrück, nous avons vu aller et venir des êtres à peine vêtus, mal chaussés, astreints à des travaux très durs et dont on ne pouvait imaginer qu'ils étaient des femmes. Marie-Louise m'a dit: «Ici, on ne tiendra jamais!» Après la douche obligatoire, qui a eu le mérite de nous débarrasser de la vermine qui nous rongait, nous avons été gratifiées de vêtements très légers, alors qu'il faisait encore très froid, avec un grand vent. «Ecoutez Lily, m'a dit Marie-Louise, puisque vous parlez l'allemand, expliquez donc à ces SS que nous allons attraper une pneumonie et qu'il nous faut des lainages!» J'ai eu bien du mal à lui faire comprendre que nous nous trouvions en un lieu où il était préférable de ne pas se faire remarquer, et elle a constaté que j'avais raison quand nous avons eu affaire au médecin SS, grosse brute qui se comportait d'abominable manière envers des femmes qui auraient pu être sa mère.

Dans le manche de sa cuiller en bois, Marie-Louise grava avec un reste de canif qu'elle avait déniché je ne sais où «A Charles pour la vie». A ma question: «C'est votre fiancé?» elle répondit: «Mais non, voyons! C'est le général de Gaulle!» Affectée au Kommando de Neue-Brandenburg, elle m'a bientôt quittée, mais a eu la chance, comme moi, d'être de celles qui reverraient leur pays.

En dépit de ses propres soucis, car son mari avait été arrêté par deux fois, et terriblement maltraité, celle de mes soeurs qui habitait à la frontière française avait recueilli Sommy, que j'espérais revoir. Mais mon petit cocker n'a pu m'attendre jusqu'au bout. Il est mort quelques semaines avant que je ne rentre.

Fin de l'extrait



22 XII

Chère Mademoiselle Uden,

Y'ai lu avec beaucoup
d'émotion le compt. rendu
que le Colonel Rémy a fait,
dans le 8^{ème} tome de son
souvenir "La Ligue de Démar-
cation" de votre activité
pendant la guerre.

La modestie que vous donnez
à vos écrits ne saura pas,
au contraire, en diminuer
l'héroïsme réel et décisif
à la cause de la patrie.

En vous disant ma
grande gratitude, c'est, en
premier lieu, pour vous
remercier une fois de plus
de l'admirable exemple
que vous avez donné à
tous nos compatriotes.

Avec tous mes sentiments
bien reconnaissants

Charlotte

Lettre adressée à Lily Uden par S.A.R. Madame la Grande-Duchesse Charlotte

Lettre de M. Johnny Schmidt.

Le 1^{er} juin 1940, un prisonnier français qui a traversé la Sûre à la nage a trouvé une cachette chez la résistante Lily.

L'acte de courage d'avoir mis l'étoile jaune pour visiter deux juifs à Troisvierges (Fünfbrunnen), de faire passer en France des juifs et des prisonniers français évadés. (parfois sans le moindre merci). Lily fait passer des lettres et des vivres à la prison du Grund.

Oh, je me rappelle encore si bien quand j'ai fait connaissance avec Lily, il y a déjà plus de 42 ans de ça (octobre 1942), sans savoir quelle grande résistante éprouvée Lily était déjà depuis l'invasion des Allemands. Je me rappelle aussi avec émotion le mois de novembre 42, quand la Gestapo est venue au Comptoir pour arrêter Lily. A partir de ce moment Lily a subi des années très graves aux prisons de Grund, Trèves, Cologne et Hanovre et puis dans l'enfer de Ravensbrück.

Comme toi, chère Lily, nous ne regretterons jamais d'avoir servi la cause de la liberté pour l'amour de notre chère patrie, que nous avons aimée jusqu'aux sacrifices. Restons unis!

Face à la violence, l'injustice et le racisme, la complainte des enfants malheureux

Quand je suis né, il y avait
Le sein gonflé de ma maman;
Dans la prairie, des chevaux bais
Galopaient, libres, follement.
J'étais heureux parmi les miens
Le front altier garni de plumes,
Quand des bateaux venus de loin
Soudain sont sortis de la brume.
Ils ont pris l'or et nos richesses,
Ils ont menti à leurs serments,
N'ont pas respecté leurs promesses
Et pendu frères et parents.

Quand je suis né, il y avait
De grands palmiers, de brunes mains
Qui me berçaient, me caressaient
En chantonnant un lent refrain.
Et j'ai grandi nu, libre, heureux
Avec mes soeurs, mes nombreux frères
Sous le soleil et le ciel bleu,
Sur une immense, riche terre;
Quand un beau jour, tout a changé,
De méchants hommes sont venus,
Papa a été enchaîné,
Nous ne l'avons jamais revu.

Quand je suis née, il y avait
Des fruits, du vin, une maison,
Parents, voisins, tous adoraient
Le Dieu de notre religion.
J'étais heureuse, bien aimée,
Quand il y eut les dragonnades;
On a tué et torturé
Le hugenots et les nomades;
D'ivres soldats ont tout pillé,
Brûlé la ferme, violé ma soeur,

Restée toute seule, j'ai tant pleuré,
Je n'ai pas compris la fureur,

Quand je suis née, il y avait
Le chant très doux, la balalaïka
Et les enfants, bien qu'il neigeait,
S'amusaient dans la taïga.
Mais un jour noir, ils étaient deux
Qui ont cassé la vieille icône;
Nous avons été malheureux,
Ah! que Dieu leur pardonne!
Mon père a été déporté

Dans un goulag en Sibérie,
Nos biens ont été confisqués,
Ma mère n'a plus jamais ri.
Quand je suis né, il y avait
Un berceau blanc, de douces mains,
Des yeux d'amour et du bon lait,
Papa, maman aux petits soins.
Et j'ai grandi, choyé, heureux
Avec ma soeur, mon petit frère,
J'avais poupée, ourson et jeux
Dans la maison bien chaude et claire.
Papa est parti pour la guerre,
Car un matin ils sont venus,
La Gestapo a arrêté ma mère,
Nous ne les avons pas revus.

Quand je suis née, il y avait
Autour de moi de belles choses,
Mon père était très estimé,
Maman avait un teint de rose,
Mais un beau jour, tout a changé,
Venant de l'est sont apparus.
Portant drapeau à croix gammée,
Des soldats gris à l'accent cru.